Lucie Lelong

Mamie Blouse

ÉDITIONS Pélagie

À Élise, Eloísa, Elisa : à ma grand-mère,
à Michel, Marc et Claire,
à ce qui ne s'oublie pas.

Ce ne sont que ces mots qui me reviennent par fragments,
sans épaisseur historique, sortis des profondeurs de l'intime
et voilés de l'imaginaire de l'enfance, comme du tissu des souvenirs.
Ce ne sont que ces mots dont je me raconte l'histoire.

La Belle de Cordoue

C'était le grand jour. Mai avait éclos toutes ses fleurs des champs. Nous en avions fait des bouquets pour l'occasion. Fatiguée, mais goûtant à l'euphorie de la journée, la chienne, Fipsie, suivait nos préparatifs depuis son panier, avec le regret de ne pouvoir y prendre part. Elle tenait bon, en ce printemps 2023, pour le quatre-vingt-dixième anniversaire de Mamie. *La Mamie*, comme nous l'appelions, était aussi sa grand-mère à elle, qu'elle avait toujours reconnue de loin et accueillie avec des jappements de joie. Sa vie durant, elle avait su son arrivée avant même que Mamie ne descende de voiture.

Ce jour-là, on devine à la lueur soudaine dans son regard, au mouvement de ses oreilles, toute la joie de voir arriver Mamie, alors qu'elle esquisse un mouvement vain pour se relever et la saluer de ses habituels sauts de cabri. Mamie caresse doucement son arrière-train, à présent immobilisé : « Eh oui ma belle, toi aussi tu es une mamie maintenant. »

Fipsie s'éteindra quelques jours plus tard avec peut-être le souvenir de nos éclats de rire et du bruit de la canne de Mamie sur les graviers du jardin. Ma tante, Claire, qui nous reçoit, partage avec nous l'euphorie de la célébration de sa mère tout

en se préparant au départ de sa chienne, aimée comme une fille.

Quand Mamie nous voit débarquer, nous, ses enfants et petits-enfants, affublés de ses blouses-tabliers, coiffés de ses bigoudis, elle écarquille les yeux. Elle, si bon public d'ordinaire, rit à peine, peut-être un gloussement étonné. Quant à nous, on étouffait difficilement nos fous rires en lorgnant du coin de l'œil mon père en tablier rose et mon oncle en blouse fleurie, coiffés chacun d'un bigoudi branlant, faute de masse capillaire suffisante pour l'enrouler. Pour le spectacle que nous lui réservions, toutes et tous s'étaient déguisés en *La Mamie*. Plongée dans une extrême concentration, elle écoutait nos parodies, comme s'il s'agissait de discours d'importance.

On s'époumone en chœur sur la chanson de Luis Mariano, dont nous avions changé les paroles en son honneur :

« Elle nous chante des chansons sur des airs entraînants
La Belle de Cordoue a quatre-vingt-dix ans. »

D'habitude, c'était elle qui chantait, en toute occasion, en espagnol ou en français. Du plus loin que je me souvienne, escaladant ses genoux sur lesquels je me hissais à califourchon, je demandais : « Mamie, tu me chantes *borriquito* ? » Et elle s'exécutait joyeusement :

« *Arre borriquito, vamos a Belén,*
Que mañana es fiesta, y al otro también. »

Les mots roulaient, rebondissaient, comme moi riant aux éclats sur les genoux de Mamie. Je la questionnais :

« Mamie, comment tu connais toutes ces chansons ?

– Tu sais, avant, on m'appelait "Le Rossignol". J'ai toujours chanté, pour me donner du courage, pour mettre du baume au cœur des gens. Et puis, avec mes frères, on n'avait

que ça : chanter pour se sentir ensemble sans avoir à parler, chanter pour faire venir le bonheur. C'est tout ce qui nous restait de notre maman. Ses chansons. »

Elle ferme les yeux, projette sous ses paupières le film du passé, en vole à la nuit les images les plus douces, celles dont elle aurait aimé seulement se souvenir.

Pour l'heure, elle nous regardait nous trémousser, donner de la voix, performer enfin notre *Mamie's show* longtemps préparé. Je la voyais nous scruter depuis le canapé, tour à tour. Je me demandai un instant, tout en twistant sur une chanson revisitée du film *Grease*, si elle goûtait notre humour. Puis, serrer la main de ma cousine, restée assise à côté d'elle, ne suffit plus à contenir l'émotion qui déborde bientôt sur les joues. Elle demande, à la fin, d'une toute petite voix :

« Vous avez fait tout ça pour moi ? Je n'en reviens pas. Vous vous êtes donnés tant de mal pour moi ?

– Mais tu as aimé, Mamie ?

– Oui, bien sûr que j'ai aimé, mes chéris. Venez par là. »

Elle nous serre chacun contre elle et nous applique sur la joue un bisou sonore. Elle traverse la journée, avec sa canne à la main et son écharpe *Miss Anniversaire*, comme on arpente un rêve. Elle est au centre de notre cercle. On lui fait deviner des anecdotes dont elle fut l'héroïne. Elle a bonne mémoire et rit en racontant les souvenirs. Puis, de loin, elle préside. En mangeant avec appétit, elle accroche son sourire aux conversations qui volent près d'elle, l'enveloppent de notre présence à tous.

Le lendemain, après une nuit peut-être un peu plus lourde de ce qu'elle appelle « la bonne fatigue », elle dit, les joues rosies : « C'était le plus bel anniversaire de ma vie. »

Ces mots-là m'émeuvent. Je repense à l'éclat de mes fêtes d'anniversaire d'enfant, où, parfois, elle fut. Je revis le bonheur de partir à l'assaut de l'âge nouveau. L'attente, les jours qui précèdent. Les préparatifs, le jour même. L'insouciance et l'excitation de se laisser porter par ceux qui ont prévu pour nous : « Ce que j'aimerais ? Des surprises ! » L'arrivée des invités. Les embrassades, les jeux et les rires. Les cadeaux qui recèlent la recherche qui précède : trouver quelque chose qui nous fera plaisir. Le gâteau cérémonieusement apporté puis partagé. Flotter enfin dans la fête, sans plus trop savoir pourquoi on en fut le prétexte, mais avec la satisfaction de sentir autour de nous ceux qu'on aime. Ce bonheur-là, l'avait-elle jamais connu ?

J'ai l'impression que, même enfant, confusément, j'avais toujours su sa peine et senti son histoire sans qu'elle m'en fasse encore le récit, et pourtant, j'avais toujours recherché la chaleur de son sourire. Il lui aura fallu attendre quatre-vingt-dix ans pour croquer à pleines dents (sans dentier, s'il vous plaît !) une part de bonheur sans amertume.

Mamie savonnette

J'ai trois ans. Mamie me demande : « On va se laver, ma Lucie ? » Avant qu'on prenne gaiement le chemin de sa salle de bains, mon père lui dit : « Elle est grande maintenant, Maman. » Mamie hausse les épaules : « Mais non, ça ne fait rien. » Mon père lui répond : « Je dis ça pour toi… » Je regarde l'un et l'autre, inquiète. Je comprends ce qui se joue à cet instant. Brutalement, sans préavis, on décrète la fin de mon innocence et, par là, la fin du bonheur de nos douches à deux avec Mamie.

Ce jour-là, nous montons finalement toutes deux dans la baignoire. Elle, en première ligne, tourne d'une main sûre les robinets qui nous fixent de leurs yeux vairons rouges et bleus. De l'autre main, elle maîtrise le cou de ce serpent en plastique beige qui se termine par une petite tête carrée. L'eau jaillit, bientôt uniformément, de la bête qu'elle fait tourner dans une danse serpentine au-dessus de ma tête. Je ferme les yeux et me laisse envelopper de cette eau qu'elle me verse sur le corps.

Pendant qu'elle me lave, j'appuie très fort la plante de mes pieds sur les ventouses du tapis antidérapant qui a perdu depuis longtemps ses couleurs. Je prends racine dans cette baignoire. Je m'ancre dans l'instant car je le sais bientôt perdu,

prompt à me glisser entre les mains, comme cette savonnette qui s'amenuise et que nous n'utilisons que chez Mamie. Je regarde Mamie se laver à son tour, se frotter vigoureusement avec son gant de crin. Je sens qu'il faut que je retienne cette image qui m'est déjà presque interdite. Pourtant, de son corps à cet instant, je ne me souviens pas. Il ne me reste que ses gestes, sa présence.

Bien plus tard, ces six ou sept dernières années, alors que la lutte pour la pudeur doit céder au terrible aveu de sa faiblesse, de sa fatigue, elle se laisse déshabiller, laver par sa fille, Claire. D'abord résignée comme l'animal sauvage dans la cage qui le contraint, blessée dans sa dignité, elle accompagne ensuite le geste, doucement complice, soulagée. Même si elle ne veut pas m'*enquiquiner*, elle me demande parfois de l'aide. Récemment, elle me laisse pour la première fois l'aider à enfiler un pantalon alors qu'elle est *en tutu* – le mot « culotte » ne sera pas prononcé. Mon regard ne la gêne pas. D'ailleurs, je ne la regarde pas. Pour la dévêtir, je me tiens derrière elle ou à ses pieds. Je sens sa présence chaude, sa chair douce, sa respiration tranquille. Je vois un petit pli, une plaque rouge – ces *cochonneries* apparues avec le temps – mais je serais incapable d'esquisser l'ensemble, de me représenter l'anatomie précise. Juste sa silhouette et certaines parcelles de peau. Le visage, détail par détail. La paupière, trop petite, qu'adolescente je ne parviens pas à maquiller. Son nez minuscule sur lequel glissent de grosses lunettes, jadis un peu retenues par un cordon à chaque branche. Les petits cheveux sur la nuque, difficiles à attraper pour faire la mise en plis. « Lucie, prends les petits bigoudis pour ceux-là. » Comme ses cheveux fins, certains souvenirs me filent entre les doigts, ou bien est-ce son image, sa personne ?

Depuis trois ans, elle ne met d'ailleurs plus de bigoudis. La tête est désormais trop loin des mains, les bras trop lourds, le geste trop difficile à exécuter toutes les semaines. Et puis, à quoi bon s'échiner à se tirer les cheveux alors qu'elle ne sort presque plus ? Elle abandonne finalement la mise en plis, comme quelques années plus tôt elle abandonna la teinture de ses cheveux.

On croyait pourtant que ce nom de « Mamie » la figerait dans ce que nous y projetions, la mettrait en quelque sorte sous verre, comme les photographies de son salon. « Mamie blouse », « Mamie bigoudis »… Elle se définissait pour nous par ces objets qui l'entouraient, la contenaient, par l'eau de Cologne qui lui donne maintenant des allergies. Elle se tenait devant nous, sur l'océan des âges, en phare imposant. Nous ne l'avions pas vu s'éloigner au fur et à mesure que nous avancions. Et nous craignons soudain l'inévitable nuit qui nous laissera perdus dans notre traversée.